

# La Marionnette

## JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,  
Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Départements :  
4 fr. par semestre

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

### PARTIE OFFICIELLE

#### L'Emancipation des Femmes.

Nom d'un chien! manquait plus que ça. Avec toutes les misères que nous ablagent, tous les malheurs que nous débaroulent sus le casaquin, tous les artisans que nous delavorent l'existence depuis quelque temps, n'y avait ben de besoin de c'te manigance. Velà t'y pas les fenottes que veulent se donner d'air de se manciper?

Voui, les colombes ne profitent de ce droit de reunion que M'sieux les indeputés n'ont debobiné c'te année. elles ne trafusent de rassemblements tousqu'elles gueulent, piaillent, quinchent font de z'incamos dans un endroit n'a Paris qu'on z'y appelle le Veau-sale.

D'abord, ce droit de reunion c'est pas pour les lamelles qu'y n'a z'éété éventé, c'est pour les males,

pour nous autes, pisque c'est nous que l'avons maginé, que l'avons voté; c'est nous qu'aboulons les piastres pour les impunitions, les conturbations les sampilleries de vos toillettes, l'inducation de vos miaillons, et si faut encore que nous pitrognons la boustifaille, que nous donnions la melette aux mirons, la bouillie aux petits, relavions à la plate, vidions le pot de machin, moi j'en sis pus, je lâche ma deminution. Atandis que Madelon bajaffera de gandoises dans la *Marionnette*, je torcherai la figure sans nez des petits Guignol? Atentends, va!

C'est portant ça qu'elles ont fourré dans leurs caboches, nos canantes; elles veulent n'être fabricantes, commises de ronde, brasse roquets, et les hommes ne serient devideurs, ordisseurs, tordeurs ou metteurs en main. C'est eusses que ferient marcher la pedale des machines à coudre, que serient norrices ou bons d'enfants.

Je sais ben que si y s'agissait s'lement pour les

colombes de n'être avocat, à elles le plumet pour le batillon et l'engueulement; ou ben procureuses, agentes d'affaires, ça n'rait tout seul, pace que pour embobiner une affaire, embringuer les genses dans de patrigots, y a que les femmes. mèmement pour n'être médecines ou pharmaciennes, elles te vous feraient avaler de couleuvres un peu chenuses, et si gn'avait besoin de vipères, elles abouleraient leurs langues. Ça ferait ben aussi de commissaires de police, de gens de ville, de gens d'armes un peu tapés. Elles flanqueraient de miel aux œils des filous, des piqueurs d'once, et arquepinceraient les assassins avé leur margoulette requinquée et leur poudre de riz. Les pauvres belins bicheraient à l'hameçon comme de petits goujons, les jugeuses d'instruction leur detrancanneraient leur procès, les presidentes les jugeront et les bourreaudes leur couperont le corgnolon.

Eh ben! ça ferait un boulevard, un revari tout plein drole. Les fenottes grouperont les places du

### FEUILLETON de la MARIONNETTE

#### PARTIE DE CARTES

M. de Bismark. — De Beust, une partie d'écarté?

M. de Beust. — Ma foi non, vous avez trop de veine.

M. de Bismark. — Vous croyez; n'êtes-vous pas d'ailleurs un des meilleurs joueurs connus; allons essayez; la politique est en vacances, il faut se distraire un peu.

M. de Beust. — Va pour une partie d'écarté. — Qui se met dans mon jeu? — Rouher, voulez-vous parier avec moi?

M. Rouher. — Heu, heu, je ne sais trop, enfin je vous donnerai des conseils.

M. de Bismark. — Alors Rattazzi, nous sommes ensemble.

M. Rattazzi. — Oui, à condition de jouer petit jeu; moi voyez-vous, je ne suis pas riche.

M. de Bismark. — Bon, vous mettez ce qu'il vous plaira. Commençons par un napoléon.

M. Rattazzi. — Je ne peux y aller que de vingt-cinq centimes.

M. de Bismark. — Alors, je mets dix-neuf francs soixante-quinze centimes.

M. Rouher. — Moi je fais cent sous. De Beust tournez le surplus.

M. de Bismark. — Qui donne? Dix de cœur, dame de pique, — c'est moi. — Bon, je retourne le roi, un point.

M. de Beust. — Voilà que la chance commence. — Cartes?

M. de Bismark. — Impossible, cher ami. Jouez.

M. de Beust. — Roi de cœur.

M. de Bismark. — Sept d'atout, je prends; roi de pique, vous n'avez que le valet, je prends encore; dame de pique, valet d'atout, dix de trèfle...

M. de Beust. — Tarteifle! je n'ai pas gardé la bonne.

M. de Bismark. — Je fais la vole et le roi retourné, trois points, à vous de donner. Qui tourne? Pique. — En donnez-vous?

M. de Beust. — Non pas.

M. Rouher. — Mais vous avez tort!

M. de Beust. — Laissez-moi donc faire.

M. de Bismark. — Comme il vous plaira; le roi d'atout, je marque.

M. de Beust. — Comment, encore le roi! Mais c'est une plaisanterie, tantôt il le retourne, tantôt il l'a dans son jeu.

M. de Bismark. — Oui, mon cher, je retourne toujours le roi; je le joue.

M. de Beust. — Dame de trèfle.

M. de Bismark. — Tiens, tiens pas même le sept d'atout, alors nous allons rire, — ratout le dix, ratatout le huit, — vous faites les deux autres levées. Comme vous m'avez refusé, je marque deux points et le roi cela fait trois, et les trois de tout à l'heure cela fait six. J'ai des jetons de reste. — Hein! voilà qui est enlevé. Tenez, Rattazzi, mon brave, empoignez-moi cinquante centimes.

M. Rouher. — Mais aussi de Beust, je ne vous comprends pas, refuser des cartes avec un jeu comme le vôtre!

M. de Beust. — Comment, c'était un jeu à jouer cela: trois rois et deux dames.

M. Rouher. — Ah ouiche! des roitelets qui ne peuvent pas seulement mettre sur pied un régim... allons bien voilà la politique qui me revient; quand on en fait toute l'année, c'est inouï combien on a de la peine à perdre cette habitude; ce qui n'empêche pas, de Beust, que vous ayez joué comme un concierge.

M. de Beust. — Ah! parbleu, je veux vous y voir, prenez les cartes.

M. Rouher. — Volontiers, vous pariez avec moi?

M. de Beust. — Nous verrons cela tout à l'heure; jouez d'abord une partie.

M. Rouher. — Ah! je vous reconnais bien là, autrichien que vous êtes; la défiance est la mère de la diplomatie. Hein? — Ça ne fait rien j'irai tout seul.

M. de Bismark. — Et vous, Rattazzi, vous demeurez avec moi...

M. Rattazzi. Non! j'aime mieux regarder: ça m'intéressera davantage.

M. de Bismark. — Capon, va! Ainsi, Rouher, nous voilà face à face, à vous de donner.

M. Rouher. — Voilà: — tourne cœur.

M. de Bismark. — Bon, je marque le roi.

M. Rouher. — Toujours...

M. de Bismark. — Et je le joue, toujours aussi.

M. Rouher. — Sept d'atout, prenez; je coupe avec la dame, valet, passe trèfle et maire de Vaise.

M. de Bismark. — Que diable est-ce ça, maire de Vaise?

M. Rouher. — Ne faites pas attention, c'est le neuf de pique... je fais le point. Hé bien, de Beust, qu'en dites-vous?

M. de Beust. — Pas mal, pas mal, il est possible que je vous confie mes intérêts si vous continuez de la sorte.

M. Rouher. — Vous n'êtes pas dégoûté. A vous de donner, Bismark.

M. de Bismark. — Tenez; — ah! je retourne le roi.

M. Rouher. — Encore! — Hé bien! la dame, le valet et le dix, — et le point est à moi!

M. de Bismark. — Bigre, comme vous y allez! Savez-vous que si le roi est avec moi, vous ne quittez pas la dame, et que grâce à elle...

M. Rouher. — N'empêche pas que vous n'avez autant de points que moi. Je donne.

M. de Bismark. — Merci, le roi.

M. Rouher. — Sacrebleu! si vous prenez une autre fois le roi, moi je retourne l'empe... Bon, toujours cette damnée politique! Tenez, renvoyons la fin de la partie à plus tard...

M. de Bismark. — Avec plaisir, d'autant que je me sens un peu fatigué.

M. de Beust. — Dites donc, Rouher, quand vous recommencerez, vous me ferez signe; — je ne dis ni oui ni non, mais enfin, faites-moi toujours signe, il pourrait se faire que...

M. Rouher. — Oui, oui, je la connais: il pourrait arriver que, — si, — dans le cas où, etc. — Attends, mon bonhomme! si je peux gagner seul!

ROB-ROY.

Gouvernement. Nous aurions de ministresses, de Senateuses, de z'indeputeuses, de générales, de parfaites, de mairresses. Les vieilles, celles que peuvent pas sarvir, on les cognerait au cénacle, les jeunes qu'auront le bec bien affuté, seriont au Corps legislativo, et pis au lieu que M'sieu Schneider soye president ça serait Mamezelle Schneider. La menistresse de la guerre serait une bonne d'enfant; — ben sûr que les sordats melitairés rechigneraient pas. Une buyandière de la platté, qu'aurait de la rebrique et de pogne serait menistresse d'état pour relaver le linge sale du Gouvernement.

Au ministère des finances on ficherait une marchande à la toilette, une de ces poutrônes que connaissent ça que valent les piastres et qu'ont si bien l'aime d'embarlificoter le monde pour les emprumteries.

Pour les beaux-arts, on amènerait une cocotte avé une frimousse retapée en couleurs.

La mère Guy serait menistresse de la marine, pace qu'elle te vous reganise de *matelottes* un peu chicardement.

Les portières que fouinassent toujours dans les affaires que les arregardent pas seraient menistresses des affaires étrangères.

Mais les femmes sages que n'ouvrent la porte et donnent d'air aux prisonniers feriont de menistresses de la Justice.

Et les gourgandes que pincet de rigodons à la Closerie ou demantibulent leurs fumerons à l'Arcazar, menistresses de l'instruction publique.

Enfin, comme y faut quéqu'un de doux pour le ministère de l'interieur, on fera venir de Bron une laitière avé son âne que fera licher son lait à tout le monde.

Là, je me imagine que de c'te magnière le me-quié sera bien monté, ça marchera, les ponteaux seront d'aplomb, les longueurs remondées et la medée sans bourrons. C'est pour le coup qu'on se fichera des coups de torchons avé les Prussiens ou les autes, que gn'aura de z'emprumtements! Si les hommes coûtent gros à flouper quand y sont grimpotés sus le cabelot des honneurs, les femmes sont ben encore pus cher, et pis quand elles sont cognées quéque part, y a pas mèche de les dera- per, nom d'un rat!

Finablement, c'est encore mieux d'être sigrolé, tarabusté, emmiellé, potringué par des gones de notre sesque, faut pas se laisser ficher la patte dessus par les canantes; hardi, les mamis, lâchons pas la traillé, tenons tati, garons note picou et nos culottes. Que nos fenottes charchent leurs puges, sognent note soupe et nous petafinent de mate-faims et de bugnes à s'en relicher les habines. Alorse nous les coquerons, nous leur z'y ferons mimi à la pincette.

Mais si nous melachons en panosses, si nous defendons pas nos droits, note dignitance, note susperiorance, gare la mançipation des fenottes, je vous dis que ça.

GUIGNOL.

### PARTIE NON-OFFICIELLE.

On relate une particularité assez singulière à propos du comte de Bismark.

Au nombre de ses remèdes les plus efficaces, la médecine en compte un fort en vogue dans les comédies de Molière, connu vulgairement sous le nom de *bouillon pointu*...

Par unè de ces fan'aisiés auxquelles souvent sont sujettes les personnes malades, le régénérateur de la Prusse ne veut pas entendre parler du remède en

question autrement que sous le nom de *bouillon à aiguille*.

\*\*

L'exemple du jeune Cavaignac refusant son prix de version grecque, a jeté la perturbation dans les cerveaux de nos jeunes compatriotes.

Des gens bien renseignés assurent que la plupart des élèves de nos lycées ont l'intention formelle de refuser obstinément de reprendre leurs études à la rentrée, — sous le prétexte que leurs opinions politiques ne leur permettent pas de se soumettre à la fêrule de l'Université.

Les élèves de neuvième et de huitième se montrent particulièrement récalcitrants.

\*\*

Pendant l'entrevue du roi de Prusse et de l'empereur de Russie à Schwalbach, il s'est produit un incident qui a donné lieu aux commentaires les plus contradictoires.

Après quelques minutes d'entretien, l'empereur de Russie est sorti brusquement du salon sans donner le motif de cette retraite précipitée.

Pendant quelques minutes on a cru à une rupture entre les deux souverains, — mais nos renseignements particuliers nous permettent d'affirmer que cette sortie inopinée n'avait d'autre cause qu'une consommation exagérée de melons, — pendant ces fortes chaleurs.

M. Paul Dumaret, rédacteur en chef de *la Discussion*, nous adresse la lettre suivante que nous nous faisons un plaisir de publier :

Monsieur le Directeur,

Dans le dernier numéro de votre spirituelle petite feuille, vous faites le récit d'une joute imaginaire entre *l'Avenir démocratique* et *la Discussion*, dont le résultat est la noyade générale des joueurs de l'un et de l'autre bord, victimes simultanées d'un furieux abordage.

Cette fiction manque d'exactitude en plus d'un point, mais la contredire gravement serait méconnaître le droit de joyeuse gauserie qui vous appartient. Souffrez seulement que je rassure ceux de vos lecteurs qui seraient tentés de prendre le deuil des champions infortunés dont vous annoncez le trépas.

L'un deux, au moins, *la Discussion*, n'est point du tout tombé à l'eau. S'il tarde, à la vérité un peu plus que je ne voudrais à faire son entrée définitive dans le monde, c'est que les lois sont arrangées de telle sorte dans notre beau pays qu'il est assurément plus facile d'y fonder une dynastie qu'un journal. Heureusement tout prend fin, tout ce qui semblait ne devoir jamais finir les dynasties et les formalités.

C'est pourquoi très-prochainement *la Discussion* paraîtra, et peut-être...

Veuillez agréer, etc.

Paul DUMARET

Ainsi soit-il!

### CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

Vous ne pouvez vous douter, Monsieur, de toute la peine que je vais avoir pour faire cette lettre. Cela ne vous étonnera pas beaucoup je pense, quand vous saurez que je n'ai que douze ans et que par conséquent je ne suis pas très-avancé dans mes études. Je lis assez couramment, mais pour l'écriture je n'en suis encore qu'au demi-gros.

Du reste, j'aurais bien tort de me casser la tête sur les livres et il n'y a pas besoin d'être si savant pour être empereur: il paraît que nous autres, nous savons tout d'avance.

Je vois ça tous les jours, car aussitôt que je prononce une parole, même la plus insignifiante, j'ai autour de moi une quantité de gens qui se récrient en disant que c'est admirable, sublime, plein de sagesse, de science, d'esprit, etc., — mes professeurs eux-mêmes prétendent que j'en sais beaucoup plus long qu'eux, quelquefois je trouve ça étonnant, tout de même il faut les croire, car ils doivent s'y connaître.

Il y a pourtant une chose sur laquelle je voudrais bien être renseigné, c'est de savoir comment marchent les hommes, car en vérité, je n'y comprends absolument rien.

Lorsque je me mets à la fenêtre de mon palais, je regarde les gens s'en aller tranquillement sur les deux jambes comme je fais moi-même, mais tous ceux qui m'approchent, je les vois marcher sur les genoux ou se traîner sur le ventre: ce qui est beaucoup plus laid, car pour se tenir ainsi ils font un tas de grimaces très désagréables.

Toutes les fois que j'ai demandé des explications à ce sujet, on m'a répondu que devant les empereurs, cela se passait toujours ainsi: alors vous comprenez, moi je les laisse faire, mais tout de même, cela me paraît bizarre.

Il y a aussi bien d'autres choses qui me semblent cocasses, et si jamais il vous arrive d'être empereur, vous en verrez de drôles.

Ainsi, je ne peux jamais aller me promener sans être entouré de cinquante ou soixante personnes dont la compagnie m'agace au dernier point: le moyen, en effet, de s'amuser devant tant de monde. Et puis, sur ma route, il y a un tas de gens qui se pressent et se bousculent pour me voir comme si je ne ressemblais pas à tout le monde. Les uns ouvrent les yeux et la bouche grands en criant je ne sais quoi: on m'a dit que c'est *Vive l'empereur!* Je n'en comprends guère la raison, car pour m'aimer tant que ça, je ne sais pas quel bien je leur ai fait, et je m'occupe si peu d'eux, qu'ils ont de la bonté de reste de songer à moi.

D'autres tendent la main de mon côté, en donnant à leur figure un air misérable.

On m'a appris que c'étaient des malheureux qui avaient faim: cette fois, je n'ai pas pu me rendre compte de ce que c'était: être malheureux, avoir faim? que diable cela peut-il être? Je demanderai cette explication à mes professeurs.

Ah! par exemple il faut que je vous raconte une curieuse aventure qui m'est arrivée il y a quelques mois.

Figurez-vous que je me suis marié. — Un beau jour je vois arriver mon grand mandarin, — pourquoi est-il grand mandarin? je ne sais guère, toujours est-il qu'il porte au cou un gros bouton en soie jaune: c'est à ça qu'on le reconnaît.

Donc mon grand mandarin après avoir fait quelques pas sur le ventre, me dit d'un ton solennel: — Fils du Soleil, vos conseillers et vos ministres ont délibéré que vous deviez vous marier.

Je me mets à lui rire au nez en disant: — Mais pour quoi faire.

— Pour que la Chine ait une Impératrice.

Au fond, je n'ai pas mauvais caractère, et quoique l'idée me parut bizarre, je répondis à mon grand mandarin: — Mon Dieu, je ne m'oppose pas à ce que la Chine ait une impératrice, et puisque mes ministres et mes conseillers sont de cet avis, je ne veux pas les contrarier pour si peu de chose; seulement trouverez-vous une femme qui consente à se marier avec un bonhomme de douze ans!

— Une femme, majesté, nous en trouverons des millions! Du reste notre choix est fait, nous avons jeté les yeux pour vous sur la jeune princesse Muk-Den.

— Comment, votre choix; et le mien! il me semble que ce choix me regarde quelque peu, car enfin si cette Muk-Den ne me va pas: d'abord quel âge a-t-elle?

— Dix ans et demi Sire, du reste voici son portrait.

Et alors mon grand mandarin tira un petit médaillon de porcelaine ou était le portrait de la princesse: je vis une petite fille haute comme ça, avec des pieds imperceptibles et des yeux qui lui tenaient toute la figure: c'était la princesse Muk-Den.

Comme pour ce que j'en voulais faire, celle-là ou une autre m'était fort indifférente, je dis à mon mandarin :

— Je veux bien me marier avec la princesse Muk-Den.

Aussitôt mon homme se leva comme poussé par un ressort et courut faire annoncer la nouvelle par tout Pékin : ce qui donna lieu à un tel charivari de cloches, de cris et de musiques que je n'en dormis pas pendant deux nuits.

Quelques jours après, j'eus ma première entrevue avec la princesse, — j'étais un peu embarrassé, elle non moins; cependant comme nous ne pouvions demeurer nous regarder avec de grands yeux, je lui dis : — Voulez-vous jouer à quelque chose ?

Elle me répondit : — Je veux bien.

Au moment où nous allions chercher un jeu, on me amena dans mon palais, pensant que l'entrevue avait été assez longue.

C'est de cette façon que j'ai fait connaissance de ma femme.

Je voudrais pouvoir vous raconter les magnifiques cérémonies de mon mariage, mais tout cela est brouillé dans ma mémoire, car figurez-vous qu'il y avait tant de choses à manger que j'ai attrapé une indigestion qui m'a tenu huit jours au lit.

Quant à la princesse Muk-Den, autant que je me le rappelle, elle passa son temps à faire des bonshommes avec de la mie de pain, et comme le ministre de la guerre en venant lui faire compliment avait cassé, par mégarde la jambe d'un de ces bonshommes, elle se mit dans une colère épouvantable, et jeta un plein verre d'eau à la figure du ministre : ce qui fit beaucoup rire tout le monde, même le ministre, quoiqu'il n'en eût guère envie.

Je m'arrête là, ma main est lasse d'écrire, jamais de ma vie je n'aurai fait une si longue lettre. Seulement je me suis laissé aller à vous raconter toutes ces histoires qui doivent vous amuser et vous étonner beaucoup, car je suis bien certain que chez vous, les choses ne se passent pas ainsi.

CHOUNG-TCHÉ  
Empereur de Chine

## A TRAVERS LA SEMAINE

Au nombre des habits dont la boutonnière a pris la rougeole, Lyon ne compte encore que deux magistrats et un médecin. Pour une ville de 400,000 âmes c'est un peu maigre, surtout si l'on considère que Paris en a quarante ou cinquante fois plus.

Décidément la province sera toujours sacrifiée.

Nous espérons cependant que les arts et la littérature de notre ville recevraient quelques centimètres de ruban. — Vous vous rappelez, par exemple, la supplique présentée à l'Empereur par notre ami Guignol; tout faisait croire qu'elle ne serait point jetée au panier, et les hommes les plus sérieux paraissaient certains de son succès.

Hé bien, non ! Aussi nous renonçons à peindre le désappointement unanime en ne voyant pas le nom de ce brave Guignol sur la liste du *Moniteur*.

O Société !

\*\*\*

Parmi les distinctions dont a été honorée la littérature parisienne à l'occasion du 15 août, il faut compter les douze mois de prison et les dix mille francs d'amende accordés à M. Rochefort pour le numéro 11 de sa *Lanterne*.

A parler franc, cette condamnation ne nous a point surpris le moins du monde, et elle nous paraît beaucoup moins sévère que celle de quatre mois de prison qui l'avait précédée.

Certes M. Henri Rochefort eût été renvoyé de la 6<sup>e</sup> Chambre blanc comme lys et revêtu de sa robe d'innocence que nous en aurions été ravis, attendu qu'en matière politique, à notre goût, l'amende et la prison surtout sont toujours de reste. Mais étant données les choses *raides* dites par M. Rochefort, étant données les *sympathies* de M. Delesvaux pour la presse en général et la *petite* en particulier, étant données les circulaires pleines de douceur de M. le ministre de l'Intérieur et l'aménité habituelle de Messieurs les substituts, nous nous attendions à voir la *Lanterne* pendue à une potence beaucoup plus élevée, et il ne reste qu'à féliciter Monsieur Delesvaux de sa modération; d'autant plus que M. Rochefort l'avait traité de *fretin judiciaire marinant dans sa friture*.

Cette qualification ne porte pas atteinte à la considération d'un homme mais cela témoigne toujours d'une familiarité désagréable pour un magistrat, de la part d'un écrivain.

\*\*\*

Si, d'ailleurs, la condamnation de M. Rochefort ne nous a pas plongés dans une stupéfaction de première catégorie, c'est qu'elle nous rappelle — doux souvenir — celle beaucoup plus accentuée à notre humble avis, de neuf mois de prison, de quatre mille francs d'amende et quinze cents francs de dommages-intérêts octroyés à feu le *Journal de Guignol*, pour avoir dit des choses peu gracieuses à un simple directeur de théâtre que toute la Ville mettait à la porte quelques jours plus tard.

Il est vrai qu'à cette époque la presse n'était pas libre !

\*\*\*

Puisque M. Raphaël Félix revient sous notre plume, ne le quittons pas si vite, cela fait toujours plaisir de causer de ses amis.

Ce modèle des impressarii qui continue à Paris le même commerce qu'à Lyon en rognant les appointements des uns, en exigeant des cautionnements des autres, ce modèle des impressarii, dis-je, vient d'être condamné en première instance et en appel à donner vingt-cinq mille francs de dédit aux demoiselles Brunet, deux pensionnaires que, durant sa tournée *artistique*, il avait laissées brusquement à Vienne dans le dénûment le plus complet, sans même leur payer leurs appointements.

Il y a notamment dans le jugement rendu par le Tribunal de commerce un motif qu'il est bon de retenir :

Considérant qu'il est établi par les comptes produits que sur le paiement que Raphaël Félix a fait aux demoiselles Brunet pendant leur séjour à Moscou, *il leur a retenu, malgré leurs réclamations, une partie de leurs appointements, en attribuant aux roubles une valeur plus élevée que la valeur réelle;*

Qu'il doit donc être obligé de leur restituer la différence qu'il leur a *indûment* retenue et qui s'élève à deux cents francs réclamés;

Condamne, etc.

Comment trouvez-vous ce petit tour de *libre change* ?

Ah ! en vérité le *Journal de Guignol* était un

bien grand scélérat de parler mal de cet estimable et honnête M. Raphaël Félix.

\*\*\*

Pour la représentation gratuite du 15 août on a joué au Grand-Théâtre *Héloïse et Abeilard*, drame en cinq actes de MM. Dennery ou Anicet Bourgeois, je ne sais pas au juste.

Sans parler de sa nouveauté, un pareil sujet était bien fait pour moraliser les masses, et nous pouvons que féliciter sincèrement les hommes intelligents qui ont présidé au choix de cette œuvre éminemment littéraire et moralisatrice.

\*\*\*

C'est une assez bonne plaitanterie que les quinze milliards de l'emprunt.

Quinze milliards ! cela fait quinze mille personnes possédant en espèces sonnantes et trébuchantes, chacune un million.

Ou cent cinquante mille possédant cent mille francs.

Ou quinze cent mille possédant dix mille francs.

Ou quinze millions possédant mille francs.

Ou cent cinquante millions possédant cent francs.

Or nous mettons au défi le ministre des Finances le plus habile de faire sortir quinze milliards en écus des poches (pantalon et gilet) de nos trente-neuf millions de compatriotes.

Quinze milliards n'existent peut-être pas en numéraire dans toute l'Europe !

C'est une assez bonne plaisanterie que les quinze milliards de l'emprunt !

\*\*\*

Par mesure d'économie il est question de transférer et de disséminer les aliénés de nos hospices dans divers départements circonvoisins, où ils seraient soignés dans des maisons particulières moyennant des prix variés.

Ah ! ça, les Hospices civils de Lyon ne sont-ils pas les plus riches de France, ne comptent-ils pas leur fortune par dizaines de millions, et l'Administration ne met-elle pas de côté plusieurs centaines de mille francs par année ?

A quoi l'Administration entend-elle employer ces excédents de revenus ?

Serait-ce par hasard à construire des salles de danse ?

\*\*\*

Il nous revient un fait assez étrange, que nous publions sous toutes réserves, — comme disent les grands journaux.

Mardi ou mercredi, pendant que des ouvriers au moyen de cordes et de pioches mettaient à bas les mats vénitiens surmontés d'un aigle, élevés à l'occasion du 15 août, un individu s'élança vers eux poing menaçant, œil allumé, en s'écriant :

— Misérables, vous abattez les aigles de France !

On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que cette démolition accomplie sous l'œil des sergents de ville, n'avait absolument rien de séditieux ni d'attentatoire à la Constitution.

Ce malheureux, nous assure-t-on, serait un ex-fonctionnaire sujet à des crises fréquentes d'aliénation mentale, suite déplorable de ses excès... de zèle.

JACQUES DANIEL

LES ILLUMINATIONS DU 15 AOUT

Ayant appris samedi dernier, entre le fromage et le curedent, que, contrairement à ma légitime attente, je ne recevrais pas cette année-ci encore le futile hochet, j'en conçus aussitôt un violent chagrin.

Le soir, pour chasser mon humeur sombre, je fus voir les illuminations.

Les édifices publics étaient splendidement pavoisés et brillamment illuminés.

« Ce n'était que festons, ce n'était qu'astres à gaz. »

Quant aux édifices privés, les libraires seuls avaient réellement fait merveille; la devanture de ces commerçants éclairés ruisselait littéralement de clarté. — *Lanternes*, — *Veilleuses*, — *Chandelles*, — *Becs de gaz*, — *Falots*, etc., etc., irradièrent à qui mieux mieux.

Au risque d'en être aveuglé, je m'approchai, à un moment donné, de fort près de l'un de ces éblouissants foyers de lumière, et jugez quel fut mon épatement lorsque je m'aperçus que tous ces divers pseudo-météores sus-nommés, profitant du brouhaha qui régnait dans la rue, se livraient entr'eux à une conversation vive et animée. — Comme vous le pensez bien, lecteurs, je m'empressai aussitôt de tendre l'oreille et voici ce que j'entendis :

*La Lanterne*. — O rage! ô fureur! mon huile bouillonne dans mes veines! C'était donc à seule fin de me faire briller aujourd'hui d'un plus vif éclat que l'on m'a mise dernièrement à l'ombre! — Nul n'ignore heureusement que si, en ma qualité de luminaire, je brûle, ce soir, ce n'est certes pas, — d'amour, — pour celui dont on célèbre la fête! C'est égal, jamais, non, jamais, je ne fus plus enflammée de courroux qu'en ce moment!

*La Veilleuse*. — Ça se voit de reste, parbleu; vous en fumez! Mais au fait, qui donc êtes-vous, ô ma colérique voisine?

*La Lanterne*. — Qui je suis?... Je suis la LANTERNE de Rochefort-Luçay.

*La Lampe merveilleuse*. — En latin : « *Lanterna, Rochefortis, LUCET.* »

*La Lanterne*. — Tiens, tiens, tiens; savez-vous, petite, que vous ne manquez pas d'esprit?

*Le Bec de gaz*. — D'esprit... de vin, surtout.

*Le Falot*. — Toi, ô gaz de... gazetiers, tu ferais bien de taire ton bec.

*La Chandelle*. — Ouf, quelle chaleur! positivement je fonds! Au fait, si je me débarrassais de ma couverture...

*La Vessie*. — Gardez-vous en bien, ma chère, c'est la seule chose que vous ayez de bien; — que ne vous débarrassez-vous plutôt de votre style qui est d'un lourd...

*La Chandelle*. — Ah! malheur. Si ça ne fait pas suer! *la Vessie* qui me blague! — Tu sais, toi, on te connaît; tu as beau dire que tu ne voudrais pas être prise pour une lanterne, tu ne demanderais certes pas mieux; — mais y'a pas mèche!

*La Vessie*. — Chandelle, ma mie, tu vas te faire moucher!

*La Chandelle*. — Essaie z'y voir un peu de venir moucher la *Chandelle*, *Vessie*!

*Le Falot*. — *Chandelle*, *Vessie*... *Chandelle*, *Vessie*... c'est comme si l'on disait : « *Ranz des Vaches*... »

*La Veilleuse*. — Comment ça? comment ça?...

*Le Falot*. — Dame! — *Ranz des Vaches*, — n'est-ce pas synonyme de « *Chant d'Helvétie*? »

Tous (sauf la *Vessie*). — Ah! chaamant, chaamant!

*La Vessie*. — Peuh! ça ne vaut pas mon jeu de mots sur *Vigile et jeune*. — L'avez-vous lu, chère *Lanterne*?

*La Lanterne*. — Oui. — Et bien, franchement, je ne l'ai pas trouvé fort; — je dis même, il m'en souvient, dès

que je le vis, *Gill est jeune*, c'est la seule excuse.

*La Vessie* (qui sent le saindoux lui monter au nez). — De quoi! de quoi! Il vous sied bien à vous de faire la difficile en pareille matière; comme si « *Toupet et calembredaines* » n'était pas la devise de votre auteur.

*La Lampe*. — Qui donc disait que la *Chandelle* était incapable d'avoir jamais une lueur d'intelligence.

*La Chandelle*. — Insolente! Un mot de plus et je vous flanque mon pied de chandelier dans le...

*La Veilleuse*. — Voyons, voyons, du calme, que diable! et tachons d'être justes dans nos critiques; je dis, moi, que si notre chère camarade la *Lanterne* a su briller au point d'être parfois incendiaire, c'est qu'elle était bourrée non-seulement de mèche... ancetés et de calembours au pétrole, mais surtout de verve étincelante.

*Le bec de gaz*. — Ce qui n'empêche pas du reste que l'affaire de Rochefort avec l'imprimeur Rochette n'ait produit une facheuse impression.

*Le Falot*. — Comme de juste, — quand on est Rochefort autrement dit fort rocher, on est inexorable de s'attaquer aux Rochette, autrement dit petites roches.

*La Lanterne*. — Décidément, Falot, mon ami, vous êtes d'humeur falotte.

*La Lampe*. — Chut, on nous écoute.. (S'adressant à moi) Tachez de filer au plus vite, intrus.

Moi — C'est vous qui tachez et qui filez, ma chère.

*La Chandelle* (rendue furieuse sans doute par l'idée que j'étais là quand la *Vessie* l'a menacée de la moucher):

— A Chaillot! le moucharde.

Moi. — Toi, je vais t'en flanquer pour tes vingt sous.

Et sur ce, je m'en fus voir tirer le feu d'artifice, en marmottant entre mes dents, cet hexamètre de Bel-montet:

Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime.

Je ne saurais mieux terminer mon article sur les illuminations que par ce vers luisant.

S. TRABAN.

LA TRIBUNE AUX ABUS

Il nous sera souvent difficile de publier *in extenso* toutes les lettres que nous recevons; la plupart, en effet, contiennent des développements tels que notre tribune aux abus finirait par prendre, dans la *Marionnette*, une place plus grande que celle que nous voulons lui laisser.

Aussi nous bornerons-nous généralement à analyser en quelques mots les réclamations et les réflexions qu'on nous adresse.

Commençons :

Dans notre avant-dernier numéro, nous avons inséré la lettre d'un M. Morellon, se plaignant d'avoir été en butte aux plaisanteries de mauvais goût d'un employé du chemin de fer de Bourg.

Aujourd'hui, cet employé, par la plume d'un M. Chauron, son beau-frère, vient protester contre les allégations de M. Morellon, en soutenant qu'il n'a jamais insulté ni M. Morellon, ni personne autre, et que les plaisanteries qui ont froissé la susceptibilité dudit M. Morellon, étaient de simples propos échangés entre deux camarades en belle humeur.

Allons, entendu! Nous renvoyons les parties dos à dos.

M. L. Berny nous demande si avec un peu de protection on ne pourrait pas obtenir une vespasienne sur la place de l'Impératrice, — afin de faire pendant à la fontaine de M. Desjardins. Renvoyé à l'autorité compétente.

Plainte de M. Alexandre, garçon victime d'un bureau de placement.

D'après lui, les bureaux de placements exigent le paiement immédiat :

1. D'un franc pour droit d'inscription,
2. De deux et demi pour cent sur le gage de la première année.

On est placé chez de mauvais maîtres (c'est M. Alexandre qui parle), on sort au bout d'un mois, et les frais sont à recommencer. De sorte que par ce système de payer d'avance, il peut arriver

qu'on laisse vingt-cinq ou trente pour cent de ses gages dans les doigts des directeurs de bureaux de placement.

Ne vaudrait-il pas mieux payer proportionnellement, par douzième, je suppose, la remise en question?

— Très-juste, ce que vous dites-là, M. Alexandre, si ce sont les maîtres qui sont mauvais, mais si c'est le domestique?

Néanmoins, il y a quelque chose à faire, peut-être y reviendrons-nous.

M. A.-D. de Tournus, nous écrit qu'il se passe dans sa bonne ville, une comédie semblable à celle qui s'est jouée chez nous à propos de la statue de M. Vaïsse.

Tournus a élevé par souscription une statue à un peintre de nom de Creuss.

Aujourd'hui que le grand homme est coulé en bronze, — on ne sait où le mettre. — Les uns proposent la place St-André, les autres la place de l'Hôtel-de-Ville, ceux-ci l'entrée du pont, ceux-là une promenade avec une fontaine autour, — d'autres encore une niche dans sa maison, etc., etc., etc.

D'où grand émoi dans le conseil municipal de Tournus, discours, disputes et discussions. — Finalement ledit conseil municipal peu confiant dans ses lumières propose de faire venir trois étrangers pour trancher la question.

Nous demandons qu'on prenne les experts dans le conseil municipal de Lyon.

M. Berthaut nous prie de rappeler à l'ordre un M. V... qui sème la discorde parmi les maîtresses de ses amis...

Un joli rôle que vous voulez nous faire jouer là, M. Berthaut; mais malheureux, vous ne savez donc pas que la presse est faite pour moraliser les masses?

Autre réclamation du même goût; un de nos fidèles lecteurs, sous le pseudonyme de *Régletout* nous signale l'inconduite de Mme X. demeurant rue... n°...

Impossible de nous mêler de ces abus de la vie privée; du reste, renvoyé au bureau des mœurs.

M. Laffite dans une lettre toute gracieuse, nous adresse de St-Omer, le programme des fêtes religieuses célébrées en l'honneur de *Notre-Dame des Miracles*, à St-Omer sous la présidence de Sa Grandeur, Mgr. Leguette, évêque d'Arras, de Boulogne et de St-Omer.

Cela ressemble à s'y méprendre à l'ordre et à la marche du Bœuf-gras.

11. *Jeillet samedi*. — Dans l'après-midi, arrivée à St-Omer de Sa Grandeur Mgr. Leguette.

12. *Dimanche*. — Messe et vêpres en musique par les élèves du collège St-Bertin.

13. *Lundi*. — Défilé des paroisses de, de, de, etc.

Impossible de tout transcrire, toutefois nous ne saurions passer sous silence le nota final:

« NOTA. — On est prié de vouloir bien, pour la gloire de Dieu, faire connaître à M. le Grand-Doyen de St-Omer, les fa- veurs insignes et extraordinaires, que l'on se croirait fondé à attribuer à la toute spéciale intercession de Notre-Dame des mi- racles, en joignant à l'appui le témoignage authentique d'hommes éclairés, prudents et sages, dont on pourrait s'entourer. »

Notre correspondant regrette de n'avoir d'autre miracle à nous signaler qu'une absorption invraisemblable de bière par les pèlerins de Notre-Dame des Miracles.

GUIDE-INDICATEUR-LABAUME 1869

M. LABAUME a fait commencer le recensement pour son *Guide-Indicateur 1859*. Les avis et renseignements devront être adressés au bureau de l'imprimerie, cours Lafayette, 5, ou aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux.

Messieurs les Souscripteurs sont priés de se rappeler que nos BULLETINS de SOUSCRIPTION, sur papier bleu, portent en tête :

1869, E.-B. LABAUME, Editeur.

Nous insistons sur cette indication pour prémunir nos souscripteurs contre les supercheries dont ils ont été souvent victimes.

L'Indicateur-Labaume est le seul qui contienne une classification par rues et numéros de maisons; cette classification étant une création de l'éditeur, personne n'a le droit de l'imiter.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.